

Le Canard.

MONTREAL, 16 Octobre 1880.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par an, ou 25 centins pour six mois, strictement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit centins par douzaine, payable tous les mois.

GODIN & OIE.

Vingt pour cent de commission accordée aux agents qui nous font parvenir une liste de cinq abonnés ou plus payés d'avance.
Greenbacks reçus au pair.

LETTRE D'OTTAWA.

Ottawa, 15 Octobre 1880.

Mon cher Canard,

Tu ne dois pas être surpris de ma présence en cette ville. Tu connais trop bien ma sagesse et ma prudence pour ne pas savoir que John A. me consulte toujours dans les moments *suspiciastiques*!

Depuis son arrivée, le pauvre homme n'a pas fermé l'œil, tant il est *bâdré* par les canayens.

En arrivant à Bytown, à l'hôtel Champagne, j'ai fait la rencontre d'Edmour Chagnon, qui vient imposer la nomination d'Ernest Desrosiers comme juge de la Cour d'Appel.

J'eus beau exprimer ma surprise de cette démarche; il m'a été répondu que l'aspirant juge, décimant les rangs des conservateurs dans les tournois électoraux, il fallait, veut Dieu veut diable, le caser, et c'est ce qui est fait à l'heure où je t'écris.

Après m'être ingurgité une bonne gobe dans le gavion, je suis allé voir le bouhomme John A., que j'ai trouvé environné des canayens les plus huppés de la province de Québec.

Tous paraissent mécontents et pourtant John A. leur avait fait chacun un beau présent. Mousseau se léchait les doigts et demandait encore du pâté de foie gras.

Je t'assure que tout n'est pas rose ici. C'est à qui serait ministre. Caron fait le diable à quatre, Mousseau le fait à huit et ainsi de suite pour les autres.

John A. en a perdu la tramontane. Tu vas voir qu'ils vont me le faire mourir ce pauvre vieux.

J'ai conseillé à John A. de les envoyer paître et de les punir en choisissant comme ministre le député le plus paisible de la Province, M. Pinsonneault, le député de Laprairie.

Comment trouves-tu ça? N'est-ce pas un bon moyen de trancher le nœud gordien?

Il doit y avoir ces jours-ci une séance du conseil exécutif, et je te donnerai un rapport détaillé de tout ce qui s'y débitera.

Bien à toi.

FANFAN MIMICHE.

Le Nouveau Recorder.

L'eusses-tu cru, ô lecteur! le défunt Sexton a un successeur. Le nouveau Recorder est entré en fonction ce matin. Expliquons nous et rendons à César ce qui appartient à César. C'est à l'échevin Robert que la cité doit d'avoir un Recorder qui ne coûtera rien, quelques légères réparations de temps à autre.

Tout électeur reconnaissant devra à l'annonce de cette bonne nouvelle, parodier cette air de *Robert le diable*:

Robert, toi que j'aime
Et qui regus ma foi.
Tu vois mon nez froid
Graisse pour toi-même

Oui, graisse pour toi-même, car tu l'as bien mérité.

Imaginez-vous, lecteurs, que le nouveau procédé épargnera trois mille piastres annuellement à la Corporation, c'est-à-dire aux contribuables.

Mais il faut bien annoncer la bonne nouvelle. Notre savant échevin, dans une de ces dernières péripéties en Chine, a remarqué que les bonzos ou prêtres chinois font usage d'un appareil dont le mécanisme est des plus simples et qui marmotte des prières.

Les Chinois paient une certaine somme à leurs prêtres pour demander les grâces au ciel et pan! orio! orao! la machine se met à prier.

L'échevin Robert s'est dit qu'en attachant un appareil semblable pour rendre les jugements de la cour du Recorder, cela éviterait bien des dépenses.

Nous avons visité cette merveille et elle fonctionne très-bien. Elle se monte une fois par mois et répète distinctement: *une piastre ou huit jours*. De sorte que le greffier M. Ibbotson n'a qu'à entrer les jugements.

Lorsque l'on veut faire rendre le jugement en anglais, on accélère le mouvement du Recorder machine et de suite l'on entend, *one dollar or eight days!*

C'est t'y pas merveilleux? Et dire que ça ne coûte que la bagatelle de vingt dollars.

On dit que M. de Montigny va intenter une action de \$10,000.00 en dommages contre la Corporation, comme il a fait avec les anciens ministres de Québec.

K. ROSINE.

BINETTES POLITIQUES.

LAROSE.

Le Canard, le seul journal qui a combattu toutes les injustices et qui les combattra toujours, entreprend aujourd'hui de faire connaître tous nos grands hommes politiques, que la malveillance de nos confrères a laissés dans l'ombre.

On se plaint—et avec raison—dans les deux camps politiques que les grands journaux n'ont d'éloges et d'encens que pour des hommes tels que Langevin, Laurier, Chapleau, Mercier, etc. etc., tandis qu'ils relèguent dans la cuisine des sommités politiques tels que Bergevin, Larose, Bontin et *tutti quanti!*

Commençons aujourd'hui par M. Larose, l'éloquent député de Verchères, l'homme le plus brillant..... par son absence à la Législature de Québec.

Achille-Castor-Polyglotte Larose est né à Verchères, dans le rang appelé *la biouze*. Le marmot, en voyant le jour, déclara à qui voulait l'entendre qu'il était libéral et cela en grinçant de ses trente-deux dents; car notre héros n'y allait pas par quatre chemins; il s'était dit que Louis XIV en venant au monde avec une seule dent, était ridicule; aussi le futur député de Verchères se montra-t-il moins mesquin; il fit les choses rondement.

Dès le plus bas âge il montra des dispositions belliqueuses. S'armant d'un long bâton, il faisait une guerre acharnée à tous les volatiles de la basse-cour.

Il est vrai qu'une femme veillait auprès de lui invisible et présente, d'autant plus dangereuse, qu'elle était bonne, et qu'elle pouvait demander de l'amour en récompense de ses soins. Mais le jeune marin avait un si beau trésor de reconnaissance à déposer au pieds de sa bienfaitrice, que ce don devait être accepté avec bien plus de joie que d'amour.

Comme il réfléchissait à sa position d'époux fidèle en péril, Melford entendit un bruit léger qui lui fit peur, quoique le soleil, ce brillant destructeur des fantômes, le couvrit comme un bouclier d'or, il garda quelques instants son immobilité, n'osant se retourner et affronter l'inconnue; la curiosité l'aiguillonnant bientôt, il quitta le balcon, et jeta un regard rapide dans la chambre.

Il ne vit personne; mais il y avait dans un sillon d'air un parfum bien connu qui attestait une visite toute récente. La main secourable et invisible avait déposée sur le guéridon un déjeuner complet, hygiéniquement calculé pour l'estomac d'un convalescent: une entrée de bourgeons de frêne, une racine de népuphar bouillie, un poisson pêché, dans le Kiang et grillé, des châtaignes d'eau nommées, *pit-si*, et un gâteau de riz. Pour boisson, de la bière de grain et de thé. Tous ces mets avaient une étrange physionomie aux yeux d'un Européen; mais il était aisé de voir, à l'exquise élégance du service, que l'amphytrion inconnu avait la plus haute confiance dans la délicatesse de sa table, et que les soins minutieux d'une femme s'étaient arrêtés en détail sur chaque plat, pour faire agréer au jeune prisonnier.

Melford mangea comme un marin naufragé qui s'inquiète fort peu du genre de sa nourriture; il orut même que la politesse et la reconnaissance lui faisaient une obligation d'avoir de l'appétit. Chaque morceau avalé était une syllabe de long remerciement adressé à l'inconnue sur la porcelaine des plats; il affecta de donner un bruit significatif au mécanisme de sa bouche dévorante, afin de faire retentir sa reconnaissance aux oreilles tendues derrière les panneaux indiscrets.

Quelquefois, pourtant, une réflexion amère tombait sur la pointe de ses cinq doigts, fourchette de la nature, et les clouait sur l'assiette. Hélas! se disait-il, voilà encore une obligation que je contracte, envers une femme dont l'exigence se proportionnera sans doute aux services qu'elle m'aura rendus! Melford était dans la position d'Hugolin, qui mangea ses enfants pour leur conserver leur père; Melford se sacrifiait pour sa femme, sa fille et son adoré Simon.

Quelquefois il se rappelait son ami Brombley, qui s'étant égaré à la chasse, vers l'Orénoque, sur les frontières de la tribu du Grand-Serpent, fut obligé d'épouser O-eia, la fille du roi, laquelle avait des narines flottantes et un teint rouge comme la tige du campêche.

A Continuer.

Pauvreté et souffrance. — " J'étais criblé de dettes, abattu par la souffrance depuis des années, et tout cela par la maladie de ma famille et les gros comptes que je payais aux docteurs, qui ne me faisaient aucun bien. J'étais complètement découragé jusqu'à ce qu'il y a un an, lorsque sur l'avis de mon pasteur, je me procurai des Amers de Houblon et commençai d'en faire usage, et au bout d'un mois, nous étions tous bien et aucun de nous n'a été malade depuis et je tiens à dire aux gens pauvres, vous pouvez conserver la santé à votre famille durant un an avec les Amers de Houblon pour un montant moindre que celui que je vous paierais pour une visite de médecin — je le sais.

UN JOURNALIER.